

Prologue

— **C**ombien tu crois que je t'ai fait gagner, John ?
C'était Griffin, et il avait le sourire jusqu'aux oreilles.

— Comment tu veux que je le sache ? Des clopinettes ?
J'étais assis sur le trottoir de Shoreditch High Street, à dessiner les immeubles autour de moi, comme tous les jours depuis trois ans.

J'avais les doigts gelés et je me demandais si je pouvais me permettre d'acheter une tasse de thé et un sandwich pour me donner du cœur au ventre.

George était à côté de moi, comme toujours. Il était enroulé dans une couverture, avec devant lui une tasse en carton, où les passants pouvaient déposer leur monnaie.

— Ça fait combien, des clopinettes, déjà ?

— Un billet de dix pour les bourges comme toi.

— Non, plus que ça, John.

J'aimais ce que j'entendais. Dans la tasse, il n'y avait que quelques pièces alors que j'étais assis par terre depuis deux bonnes heures.

Quel que soit son résultat, Griff avait fait mieux que George et moi.

— Un billet de cent ? dis-je en plaisantant.

— Non, bien plus.

Griff trépignait. Je le sentais prêt à exploser, mais j'essayai de ne pas me laisser contaminer.

— Comment je saurais ? Cinq cents ?

— Grimpe encore.

— Mille ?

— Plus haut.

Je commençai à m'exciter à mon tour. Impossible de faire autrement.

— Mais dis-moi, bon sang !

— John, on parle de plusieurs milliers.

— T'es sérieux ? Comment ça, des milliers ?

— Eh bien... Je te parle de quinze mille livres, pour être précis.

Je bondis sur mes pieds et me mis à rire, à grimacer et à me gratter le front, incrédule.

— Quoi ? T'as fait quinze mille livres ? Dans la journée ? Comment t'as fait ?

— J'ai vendu cinq de tes dessins. Il y en a un qui est parti pour cinq plaques.

J'avais beau savoir que Griff me disait la vérité, je n'arrivais pas à assimiler. Pas du premier coup. C'était le genre de bonnes nouvelles auquel je n'étais pas habitué.

— J'espère que tu ne te fous pas de moi, Griff, parce que sinon...

— John, je ne te mens pas. J'ai vendu cinq dessins. Et ça a rapporté quinze mille au total.

George était assis bien droit et fier comme d'habitude, ses pattes avant allongées devant lui, le port altier. Il se mit à renifler et à me regarder d'un air curieux, comme s'il attendait un ordre.

— Viens là, George ! Viens là, mon gars !

Il se leva et vint coller sa tête entre mes mains pendant que je m'accroupissais pour lui parler.

— T'as entendu ça, George ? Quinze mille billets ! Je vais être riche.

Moi qui m'inquiétais de perdre le toit que j'avais sur la tête, mes craintes s'évanouirent en une fraction de seconde. Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles.

George non plus, d'ailleurs. Il avait les oreilles levées et penchait sa tête d'un côté et de l'autre, comme il fait toujours quand il écoute attentivement. On aurait dit qu'il affichait un sourire satisfait. Ses yeux brillaient.

— *Quand est-ce que j'aurai ma moitié ?* aurait-il demandé s'il avait été doué de parole, parce que c'est un petit coquin. *Non, sérieusement, tant mieux pour toi, mon pote. Tu mérites d'être un peu peinard. Mais n'oublie pas comment ta chance a tourné...*

Cette scène se déroulait au printemps 2013. J'avais quarante et un ans, et la vente de ces dessins était seulement le deuxième coup de chance de toute ma vie.

Le premier, et le plus important, avait été de rencontrer George quelques années plus tôt. Je ne le savais pas à l'époque, mais il allait devenir mon porte-bonheur ; le chien qui change le monde.

Sans George, je n'aurais pas repris mon crayon et recommencé à dessiner, après des décennies à négliger mon talent, et je n'aurais jamais rencontré Griff, ou plutôt Richard Howard-Griffin, galeriste dans le quartier. J'aurais été soit au fond du caniveau, soit en prison, voire six pieds sous terre. C'est la plus stricte vérité.

Grâce à lui, j'ai collaboré avec quelques-uns des plus célèbres *street artists* de la planète, mes dessins sont accrochés aux murs partout dans le monde, de New York à Moscou, et j'ai vendu l'intégralité de mes tableaux lors d'une exposition à Londres. Avant d'en arriver là, j'ai eu un parcours plus que chaotique. Quand j'ai rencontré

George, j'étais piégé dans le cercle vicieux de la mendicité, du crime, de la prison, de la dépression et de la drogue depuis de très nombreuses années.

C'est George qui m'a finalement sorti de cet enfer, qui a libéré l'artiste en moi et l'a fait sortir des ténèbres.

Ce n'est pas une mince victoire pour un Staffordshire bull-terrier, d'autant que lui non plus n'avait pas eu la vie facile avant notre rencontre. George est mon univers. Je l'aime à la folie. Il a changé ma vie.

Voici notre histoire.

1

George est entré dans ma vie au cours de l'hiver 2009. Je vivais seul dans un studio provisoire d'un immeuble de logements sociaux, au-dessus d'un marchand de journaux, dans Royal Mint Street, pas très loin de la Tour de Londres. J'étais assez chanceux d'être là depuis deux ans, par intermittence, ce qui était la seule bonne chose dans ma vie. Je luttais sur à peu près tous les autres aspects : je n'avais pas de boulot, pas de revenus, et aucune maîtrise de mon problème de drogue.

La seule chose que j'avais, c'était ce studio. Et, après avoir été sans abri et avoir dormi souvent à la dure au fil des ans, je savais la chance que j'avais d'avoir un toit sur la tête. Comme ma mère, Dot, me l'avait montré pendant mon enfance, la charité doit venir de chacun, même des pauvres, et quand je rencontrais dans la rue des gens moins fortunés que moi, il m'arrivait de leur proposer de venir passer une nuit ou deux. C'est comme cela que j'ai rencontré Becky et Sam.

Je suis tombé sur eux devant la station de métro de Tower Hill. C'était un joli petit couple, au début de la vingtaine tous les deux, et je les vis mendier quelques pièces. Comme la plupart des sans-abri qui tendent la main, ils avaient l'air de n'en plus pouvoir et d'avoir besoin d'une

pause. Ils avaient un berger allemand qui me rappelait un peu un chien dont je m'occupais de temps à autre dans ma jeunesse, et c'est pour cela que nous avons commencé à parler. Au cours du mois suivant, j'ai appris à connaître assez bien Becky et Sam parce que, même si l'avouer me fait honte, je mendiais, moi aussi. Je ne voyais pas quoi faire d'autre. J'avais l'habitude de dire aux gens que j'avais des « problèmes financiers », mais c'était bien pire que ça. Je n'avais absolument rien pour m'en sortir, pas le moindre penny, et j'avais l'impression qu'il ne me restait qu'à tendre ma casquette et à demander aux passants s'ils pouvaient se décharger d'un peu de monnaie pour un pauvre bougre comme moi. Quand j'ai rencontré Becky et Sam, on a essayé de se remonter le moral, on allait se chercher des tasses de thé les uns pour les autres, histoire de se protéger du froid, et on s'échangeait des histoires sur ce que nous racontaient les badauds.

— Ce gars, disait Becky, il m'a dit que j'avais un joli sourire. Il m'a filé un billet de cinq livres et il m'a dit que je méritais d'avoir un peu de chance.

— Le vieux schnock qui s'est arrêté m'a dit que j'étais une honte pour le genre humain et que je devrais me jeter d'un pont, répondais-je en blaguant.

Ce n'était pas si loin de la vérité, mais la seule façon de tenir la misère à distance était d'en rire, sinon c'était un coup à abandonner.

Décembre allait arriver, et le froid commençait à être mordant. Sachant d'expérience que c'était une période déprimante pour être dans la rue, je dis à Becky et Sam qu'ils pouvaient rester chez moi un moment s'ils le voulaient. Ils dormaient dehors depuis deux ans et ils sautèrent bien évidemment sur l'occasion, même après que je leur ai dit que ce n'était pas le Ritz. C'était un endroit humide, froid et exiguë, avec juste assez de place

pour mon canapé-lit, mais ils étaient tellement reconnaissants qu'ils furent heureux de s'y entasser et de dormir serrés l'un contre l'autre, avec leur chien derrière eux. Ils me racontèrent qu'ils avaient sauvé le chien d'un refuge après avoir vu un sans-abri lui donner une raclée, ce qui m'émut. J'avais vu mon compte d'actes de violence et de maltraitance au fil des ans, et j'en avais moi-même été la victime à plusieurs reprises.

— Vous avez bien fait, ai-je dit à Becky. C'est comme ça qu'il faut agir, dans la vie.

Quelques jours après qu'ils furent installés, Becky déboula en haut de l'escalier avec un air embêté. À bout de souffle, elle me demanda si ça poserait problème d'amener un autre chien. Je fus légèrement refroidi.

Quand vous êtes à la rue, mieux vaut ne pas endosser trop de responsabilités. Il est déjà assez difficile de trouver chaque jour assez d'argent pour se nourrir. Comment faire avec deux chiens ?

— Pourquoi, ma belle ? Tout va bien ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Bon, c'est une histoire un peu bizarre, répondit-elle en reprenant son souffle.

Elle me raconta qu'un Écossais fin saoul s'était approché d'elle en titubant et lui avait demandé si elle voulait lui racheter son chien.

— Combien t'en veux ? avait-elle demandé.

— De quoi acheter une bonne cannette de bière, c'est tout.

— Fais pas l'abruti, lui avait dit Becky. Tu ne vas pas vendre ton chien pour une cannette de bière !

Elle regarda le chien, qui était paisiblement assis à côté de son maître et ne s'occupait pas d'eux. C'était un bel animal, jeune et alerte. L'échanger contre une cannette de bière était une vraie insulte. Becky considéra que l'Écos-